Les musiques actuelles ÇA S'APPREND ?

tranzistor

L'info des musiques actuelles en Mayenne • N°54 • gratuit • septembre > décembre 2014

édito

Dans un bouge poisseux du côté de la New-Orleans, deux Noirs sans âge refaisaient le monde en descendant une bouteille de Bourbon infect. « *Ma mère - paix à son âme - m'avait fait étudier le piano. J'ai fini par répéter correctement ma partition, mais j'étais pas fait pour ça. J'ai laissé tomber. Pourquoi t'as persévéré, toi, Mo'? T'avais du talent, ça c'est sûr. Et ptèt' aussi un sacré foutu désir qu'on t'admire, non?* »

Après un silence où il semblait s'endormir sur son verre, Mo' répondit : « *Ouais, la reconnaissance du public, ça fait damn' chaud au cœur. Surtout parce qu'avant, tu donnes beaucoup de sueur et de larmes. Mais quand j'n'étais qu'un sale gosse, j'ai voulu jouer de la guitare juste parce que ça m'faisait vibrer. Sûrement aussi parce que j'avais vu mes vieux chanter à l'église. La moitié, c'est culturel, et l'autre moitié, c'est un plaisir égoïste. La reconnaissance, ça vient après. D'abord et avant tout, la musique, elle t'habite.* »

Même si la retranscription de ce dialogue n'est pas fidèle, je vous le demande : peut-on être musicien sans désir de reconnaissance? Moi, j'étanche ma soif de gloire dans le regard éperdument admiratif de Watson - mon chien - lorsque je lui susurre « Blowin' in the wind » au creux de l'oreille.

Rémi Hagel

Tranzistor #54
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture : centre administratif Jean Monnet // 25 rue de la Maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex // ISSN 1968-2360 // Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément // Rédaction : Nicolas Bir, Adrien Fournier, Antoine Gautreau, Timothée Gigan-Sanchez, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Antoine Huvet, Raphaël Juldé, Yoan Le Blévec, Nicolas Moreau, Maël Rannou, Sophie Santoni-Haeussler // Images : Florian Renault (couverture, p. 7), Gaël Lefeuvre (p. 9), Matthias Picard (strip) // P.A.O : Antoine Gautreau // Impression : Imprimerie Faguier // Tirage : 3200 ex. // Merci à Virginie Fouchault, Patrick Sueur, Marina Quaisse, Rémi Deslyper, Guillaume Bellanger, José Gagneul, Karine Carpentier, Matthieu Maurice, Nicolas Franchi, Pierre Le Feuvre, Jean-François Guédon, Benoît Barreault et Florian Renault // La citation du numéro : « On t'accompagnera / Si tu trouves ta route » Guillevic

Cette publication s'intéresse aux musiques dites « musiques actuelles ». Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip hop, des musiques traditionnelles… et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

Sweet sound, à Loiron le 6 novembre.

To be or not to beat

Au commencement était le texte : « La Nuit des rois *de Shakespeare parle de musique tout le temps*, relève Virginie Fouchault, metteuse en scène du **Théâtre d'Air.** *Elle est dans la pièce comme une espèce d'alter égo des personnages, de baromètre émotionnel et vital* ». Logique donc que l'on retrouve les musiciens Alan Corbel, Bob Ngadi et Anne-Claude Romarie sur le plateau de la nouvelle création de la compagnie mayennaise, dont la première aura lieu les 9, 12 et 13 janvier au Carré à Château-Gontier. « *Je voulais que la musique y soit incarnée physiquement pour que l'on puisse s'adresser à elle comme à un personnage* », complète Virginie Fouchault. Lorsqu'elle travaille sur la partie musicale de *La Nuit des rois*, elle ressent le besoin d'approfondir ce croisement « *bouleversant* » où la voix parlée rejoint le chant. Naîtra de cette envie **Sweet sound**, « *sorte d'OTMNI, objet théâtral et musical non identifiable* » où, autour de poèmes de Shakespeare, se confondent voix chantée et texte dit, musiciens et comédiens, musique et théâtre.

Coïncidence? *III*, la dernière création du **Théâtre Dû** accueille aussi un musicien sur scène – Nino Vella, par ailleurs clavier de Babel –, dans une pièce pensée comme une variation autour de *Richard III* de… Shakespeare. « *Nous avions envie de poursuivre le travail entamé avec un spectacle précédent,* La mastication des morts, *qui intégrait un batteur sur scène* », expliquent Paule Groleau et Patrick Sueur, metteurs en scène de la compagnie implantée à Mayenne. Le texte, signé Philippe Malone, s'y prête à merveille, conçu comme une partition, profondément rythmique et musicale. En découle une mise en scène « *punchy, urbaine* », où dialoguent constamment danse, théâtre et musique live. À découvrir les 6 et 7 novembre au Théâtre de Laval.

hein !?!

Mélodies en sous-sol

Rien de tel qu'un sous-sol pour faire la java. Le planning de La Crypte du Théâtre de Laval s'annonce chargé en 2014/2015. L'**émission Tranzistor live**, tout d'abord, resigne pour un an. Première soirée programmée le jeudi 16 octobre avec Funk you very much, Soñadora et Sweet sound. Toujours à donf, l'asso **Au fond à gauche** y prévoit aussi cinq soirées d'octobre à juin prochains.

Tiercé gagnant

Certes, y a que du bon dans la programmation de rentrée du **6par4**. Mais on vous recommande tout particulièrement, le 9 novembre, le concert des Belges de BRNS (belle claque des 3F 2013) ; la soirée « voilà du bourrin ! » le 4 octobre avec le power trio lavallois **As we draw** (qui fêtera son second album), Totorro et Jean Jean ; ou encore la veillée « sèche tes larmes au coin du feu » avec Band of Buriers et les petits gars de **Rotters Damn** (28 novembre).

Zik en bib

Le 11 octobre, la médiathèque du **Grand Nord** à Mayenne creuse le (micro) sillon, avec un temps fort autour du disque. Introduite par un atelier d'initiation au scratch et à la MAO animé par **Joy Squander**, la journée enchaîne showcase (avec le duo electro lavallois), film documentaire et brocante musicale…
Le 18 octobre, Mazarin investit lui la **médiathèque de Bonchamp**, pour un concert et une rencontre où il contera la naissance et la vie d'une chanson. Le tout gratuit. Profitez-en !

Hard rock café

Gaffe ! Les eighties sont de retour. Karol Lemaitre, ex-zikos lavallois et fan irrécupérable de musiques extrêmes, relance sa saison de concerts **Chez Philippe**. Ce trimestre, le café-concert de Montenay accueille Satan Jokers et Vulcain, champions du hard-rock français des années 80, et ces bons vieux **Why Ted ?**, dinosaures de la scène rock lavalloise. Résurrection le 29 novembre.

Back to school

Besoin de bosser votre technique vocale, d'un regard extérieur sur votre musique, de vous initier aux techniques du son… Faites votre marché dans le programme de formations 2014-2015 de **Mayenne Culture**. Au catalogue, des stages, des résidences pour les groupes, des formations à la carte pour les home-studistes…
Plus d'informations sur mayenneculture.fr ou dans le **guide des musiques actuelles en Mayenne**, à télécharger sur tranzistor.org.

Chantier en cours #1

Grande première ! Dans quelques mois, le 5.3 pourra se targuer de disposer d'un « vrai » studio d'enregistrement. Domiciliée à Saint-Berth', la bête s'étendra sur 215 m², répartis en studio et en hébergement à disposition des groupes. À l'origine de ce projet un peu dingue : **Amaury Sauvé**, génial ingénieur du son qui, en deux ans d'activité, s'est taillé une réputation dépassant largement les frontières régionales. Pendaison de crémaillère espérée au printemps 2015.

Chantier en cours #2

Les écoles de musique du Craonnais et de Cossé-le-Vivien fusionnent pour devenir l'établissement d'enseignements artistiques du Pays de Craon. En guise de cadeau de mariage, la nouvelle école en profite pour annoncer la création d'**un studio de répétition** à Craon, prévu pour 2016. Puisqu'on en est aux faire-parts : l'école de musique du Pays de Loiron se dote aussi d'un studio de répétition, ouvert aux groupes 7 jours sur 7. Pour plus d'infos, contacter l'école (02 43 02 77 67).

Scènes ouvertes

Quelques « nouvelles » adresses pour jouer en live ! Le bar-brasserie **Le Conti** à Mayenne souhaite proposer une programmation régulière de concerts. Le **FJT du Pont de Mayenne**, déjà partenaire du Chainon Manquant, projette également d'accueillir des musiciens régulièrement cette saison. Enfin, le magasin **Cultura** à Saint-Berthevin ouvre sa scène aux groupes locaux qui voudraient y promouvoir leur dernière galette. Contacts sur le page annuaire de tranzistor.org.

Son neuf

Damned ! Le second EP 5 titres des **Rotters Damn** sortira en novembre. Un disque enregistré au Grand Nord par Thomas Ricou, tout comme le 1er EP de **Touttim**, prévu cet automne. Les **Molly's Pistols** se sont aussi enfermés quelques jours cet été pour finaliser trois nouveaux titres, à paraître en septembre. À venir aussi bientôt, du son neuf de **Funk you very much, Birds in row, We are in the country, Marabout Orkestra**…

François & the Atlas Mountains, le 7 novembre à Villaines-la-Juhel.

© Mathieu Demy

Pendant ce temps, à la campagne…

Ok, ok, on sait la Mayenne compte plus de vaches que de bipèdes. Mais elle affiche aussi une densité des spectacles par habitant largement supérieure à la moyenne. Assurant un maillage très serré du territoire, les saisons culturelles intercommunales irriguent nos vertes contrées en spectacles de qualité. Éducation artistique, partenariats multiples ou actions en lien étroit avec les habitants… Elles mènent un travail de fond pour conquérir un public pas toujours acquis. Et ouvrent largement leur programmation aux musiques actuelles. Naviguant entre Villaines-la-Juhel, Lassay-les-Châteaux et Pré-en-Pail, **Le Prisme** entame ainsi sa saison avec le groupe d'indie pop bordelais François and the Atlas Mountains. « *C'est d'abord un coup de cœur,* s'enthousiasme David Seurin, agent de développement culturel du Prisme. *C'est peut-être un peu pointu. Mais en même temps, il y a dans leur musique un côté festif, attractif et rassembleur. On aime bien proposer des artistes un peu singuliers, à l'image de Fantazio ou Interzone les années passées* ».

Programmatrice de la **saison culturelle du Pays de Loiron**, Mélanie Planchenault aime aussi les rencontres inédites, les projets hors cadres, à l'image du concert de **Titi Robin** qu'elle accueille le 21 novembre. Le musicien angevin explorera en sextet les rivages de l'Inde, de la Turquie et du Maroc. Avant de recevoir (en mai) un autre voisin angevin - en la personne de Denis Péan de Lo'Jo -, la **saison des Coëvrons** invite les Toulousains de **Zebda**, le 5 décembre à Évron. Enfin le lendemain, direction Ernée, où la **saison culturelle de l'Ernée** programme **Ibrahim Maalouf**, accompagné pour l'occasion d'un gang de trompettistes d'élite. Les vaches peuvent aller se rhabiller.

et ailleurs?!

Get Roadie

D'accord, ils ne sont pas du coin (des Parisiens, bouh !) et on aimerait qu'ils regardent parfois plus loin que la scène pop-electro-branchouille auxquels ils consacrent la majorité de leurs papiers. Mais comment ne pas saluer la témérité et le talent des créateurs du magazine gratuit **Roadie** ? Format « mook » (classe la reliure spirale), ton subjectif assumé, articles fouillés et souvent drôles… Bref, tout ce qu'on aime. Alors lorsqu'au 6par4 par exemple, vous tomberez sur le numéro de rentrée, sautez dessus !

Maison d'artistes

Grosse actualité pour **Yotanka**, qui publie cet automne les très attendus nouveaux albums de Zenzile, Bikini Machine et Laetitia Shériff. Né à Lyon en 2003 et transplanté à Angers depuis 2011, Yotanka est l'un des rares labels régionaux s'appuyant sur une équipe professionnelle. Une gageure par les temps qui courent. D'autant, que son catalogue, rassemblant essentiellement des artistes bretons ou ligériens, ne semble obéir qu'à une seule logique : celle du cœur. On like.

Souveraine rock

Rennes, ville rock ? Si certains contestent ce titre à la capitale bretonne, le festival **I'm from Rennes** semble vouloir au contraire l'affirmer. Plutôt orienté pop-rock à l'origine, le festival, dédié à la seule scène rennaise, ouvre largement sa programmation et monte en puissance pour sa 3e édition, qui aligne du 18 septembre au 4 octobre près de 20 soirées. Soit 30 artistes locaux, et tout ce que Rennes compte de labels, assos, caf'conc' et autres collectifs. Du garage au hip hop, de l'électro à la coldwave…

Agence tous disques

Rennes toujours. Les orphelins éplorés de Rennes Musique peuvent se consoler. Située en plein centre-ville, comme le regretté disquaire rennais, la boutique de disques généraliste **It's only** a ouvert ses portes fin août. Tenu par un trio de fondus de musiques électriques et éclectiques, le magasin propose sur 100 m² environ 5 à 6000 disques, cd et vinyles. Et affiche l'envie de travailler « *sur la longueur* » avec la scène locale. It's only rock'n'roll but we like it !

À la guitare, le Havrais Little Bob et son premier groupe

Hot Normandie

Écoutez local ! Plateforme de distribution alternative, le site **1D-PaysdelaLoire.com** permet désormais aux artistes de la région de vendre leur musique en ligne. En Haute-Normandie, **La Sonothèque** a opté elle pour le streaming. Un mode de consommation et d'écoute musicale qui, avec Spotify ou Deezer, semble aujourd'hui s'imposer comme majoritaire. Lancée en 2010, cette plateforme au design actuel et élégant est complétée en 2013 par une appli pour mobiles. Elle offre la possibilité d'accéder gratuitement à la musique de 850 artistes haut-normands d'aujourd'hui comme d'hier. Centrale, la dimension patrimoniale constitue le point de départ du projet : « *avec la généralisation du numérique, il nous est apparu important de sauvegarder les disques régionaux, de mettre en lumière tous ces musiciens qui ont contribué à écrire une page de l'histoire musicale locale, et dont il reste parfois peu de trace dans l'inconscient collectif* », raconte Marina Parks de l'Asso6sons, à l'origine de La Sonothèque.

La petite équipe numérise ainsi plus de 1300 disques, parus entre 1962 et aujourd'hui. Il y a de quoi faire : sous l'influence de l'Angleterre toute proche, les villes de Rouen et du Havre font figure de berceaux du rock frenchy. Y émergeront les mythiques Little Bob, Roadrunners et autres City Kids, auxquels le site **Rock in Le Havre** consacre par ailleurs un beau boulot d'archiviste.

Visitée par environ 12 000 utilisateurs annuels, La Sonothèque propose aussi des concerts et interviews des groupes de la scène régionale actuelle. Des musiciens que certains gamins, dans 20 ans peut-être, viendront dénicher sur ce même site. Comme d'autres y redécouvrent aujourd'hui leurs papys rockeurs des sixties.

Les musiques actuelles ÇA S'APPREND ?

Les punks avaient raison. Pas besoin de passer 10 ans à apprendre un instrument quand il s'agit de jouer du rock'n'roll. Bon, cela dit, la légende en prend un coup quand on sait que Johnny Rotten, punk ultime s'il en est, a pris des cours de chant pour éructer plus efficacement dans les Sex Pistols. Outre les compétences de son prof de chant, l'anecdote met à mal le phantasme du musicien autodidacte « *qui s'est formé tout seul* ». Le sociologue Rémi Deslyper l'explique en ouverture de ce dossier : en matière de musique, l'autodidaxie relève du mythe. On n'apprend jamais seul. Plusieurs études, dont celle réalisée auprès des groupes de musiques actuelles mayennais en 2011, le montrent : pour se former, les zikos mixent différentes sources. Pas de schéma imposé, mais des apprentissages qui souvent se superposent et se complètent : cours, conseils d'un ami ou d'un parent, utilisation de tutoriels sur le web…

Si comme l'observe Rémi Deslyper, les musiques actuelles ont été « *longtemps caractérisées par un apprentissage* […] *en dehors de toute institution d'enseignement* », les clivages sont aujourd'hui moins rigides. Selon l'étude évoquée plus haut, 45 % des musiciens en Mayenne disent avoir suivi des cours privés ou en écoles associatives, et 52 % avoir fréquenté une école de musique ou un conservatoire. Hier centrée sur la partition, les cours individuels et la formation d'interprètes, la pédagogie en école de musique a profondément évolué ces dix dernières années. Et beaucoup ont ouvert leurs portes aux musiques actuelles. En Mayenne, une grosse demi-douzaine d'écoles a ainsi intégré à des degrés divers ces pratiques. Et, fait significatif, à une exception près, tous les studios de répétition du département se trouvent au sein d'un établissement d'enseignement musical.

Ce dossier revient sur quelques exemples qui nous semblent représentatifs de ces évolutions, et vient éclairer un sujet – la façon dont les musiciens ont appris et continuent d'apprendre la musique – souvent occulté par les médias et les musiciens eux-mêmes. Pas assez punk sans doute. ∗

Dossier par Sophie Santoni-Haeussler.

© Florian Renault

Juillet 2014, département musiques actuelles du conservatoire de Laval. The Soft Drug en répétition, accompagné par David Tessier.

À BONNE école

Du mythe de l'autodidaxie à la question du formatage, le sociologue RÉMI DESLYPER démonte quelques idées reçues sur la manière d'apprendre les musiques actuelles. Interview.

BEAUCOUP DE MUSICIENS SE DISENT « AUTODIDACTES », mais tous ont en fait eu ce que vous appelez « des enseignants invisibles »…

Avant tout, il faut rappeler que « l'autodidaxie », au sens d'un apprentissage qui se déroulerait seul, n'existe pas. On n'apprend jamais tout seul, mais on ne voit pas toujours tous ceux qui nous ont appris ce qu'on sait (les amis, le grand frère ou même des musiciens avec qui on a juste tapé le bœuf). À la différence de l'élève assis sur une chaise face à un professeur, l'autodidacte qui répète avec son groupe ou reprend des morceaux de Metallica dans sa chambre avec un pote n'est pas dans une situation officielle d'apprentissage. Pourtant, il a rencontré tout un tas de musiciens qui lui ont fait tout un tas de remarques et lui ont donné tout un tas de conseils. En somme, le plus souvent, quand les musiciens disent avoir appris « tout seuls », c'est qu'ils n'ont pas eu conscience d'apprendre.

Y a-t-il de grandes tendances, des « parcours-types » dans l'apprentissage des musiques actuelles ? Cela diffère sans doute selon les genres musicaux ?

La tendance la plus forte, c'est que la grande majorité commence à jouer des musiques actuelles en dehors de l'école. Enfants, une partie a pu suivre un enseignement « classique » au sein d'une école ou d'un conservatoire, qu'ils ont abandonné parce qu'il ne leur correspondait pas. Ils reprennent la musique ensuite à l'adolescence : c'est généralement entre 12 et 16 ans, toutes origines sociales confondues, qu'on commence à reprendre des morceaux et à monter son premier groupe avec des amis. On observe que certains ressentent, entre 18 et 25 ans, le besoin d'intégrer une école de musique dans une perspective de « professionnalisation ». Et cela, quelle que soit l'esthétique musicale (à l'exception peut-être des rappeurs). Si les musiciens professionnels de jazz sortent presque tous d'écoles de musique, c'est tout simplement parce que l'enseignement du jazz s'est institutionnalisé beaucoup plus tôt (à la fin des années 70) que celui des autres musiques actuelles (à la fin des années 90). De manière moins appuyée que pour le jazz (mais pour combien de temps ?), les écoles de musiques actuelles tendent à devenir les antichambres du métier de musicien.

Doit-on et peut-on, à proprement parler, « enseigner » les musiques actuelles ? Beaucoup aujourd'hui préfèrent la notion d'accompagnement…

L'entrée des musiques actuelles dans les écoles de musique s'est accompagnée, et s'accompagne encore, de nombreuses réflexions pédagogiques. À tort ou à raison, s'est imposée l'idée qu'elles ne pouvaient pas être enseignées comme la musique dite « classique ». Les pédagogues et les enseignants ont donc cherché à mettre en œuvre un modèle d'apprentissage moins scolaire, voire complètement non-scolaire de la musique. La notion d'« accompagnement » a ainsi souvent remplacé celle d'« enseignement » dans le vocabulaire des enseignants.

Si elle constitue bien une petite révolution dans le monde de l'enseignement musical, la pédagogie de l'accompagnement, telle qu'elle est appliquée dans les écoles de musique, ne rompt cependant pas réellement avec l'enseignement scolaire de la musique. Les méthodes changent, mais souvent les objectifs des enseignants restent scolaires. Un exemple : les enseignants de musiques actuelles, critiques vis-à-vis du caractère très théorique de l'enseignement musical traditionnel, estiment proposer un apprentissage plus concret et immédiat, en accordant une place centrale à la pratique musicale dans leur cours. Toutefois, en observant les cours, on voit bien que, même s'ils se déroulent instrument en main, ils conservent généralement un contenu très théorique : les enseignants insistent pour que les élèves « comprennent » sur un plan théorique, les morceaux qu'ils jouent, et reprennent ceux qui veulent se contenter de les jouer « bêtement ».

Les écoles de musique intègrent de plus en plus les musiques actuelles dans leurs propositions. Cela a-t-il un impact sur la pratique ? Y a-t-il selon vous un risque de formatage des musiciens dans cette évolution ?

L'institutionnalisation de l'enseignement, le passage d'un apprentissage non conscient à un apprentissage « pédagogisé » a, quoi qu'en disent les pédagogues et les enseignants, indéniablement un effet sur la pratique musicale. Le fait est que les autodidactes et les musiciens passés par une école n'ont pas exactement la même approche : pour le dire simplement, les autodidactes ont une conception très immédiate de la musique et de sa pratique là où les élèves ont une approche plus « réfléchie ». Par exemple, les élèves vont accepter de faire des exercices répétitifs et assez ennuyeux en se disant que ça paiera plus tard alors que les autodidactes vont plutôt privilégier le plaisir immédiat en jouant un morceau qu'ils apprécient. Je n'y vois cependant aucun risque de formatage. À l'école, on apprend une nouvelle manière de faire et de penser la musique, mais il reste encore une marge de manœuvre énorme pour les musiciens. De plus, les enseignants sont très attentifs à cette question et je leur fais confiance pour éviter ce piège. *

Illustration : Gaël Lefeuvre

Accompagnement ?

Instaurer une relation d'échange, d'égal à égal, plutôt que de maître à élève. Se mettre au service du projet du musicien, et y répondre de manière adaptée pour l'aider à atteindre ses objectifs (et non ceux du prof)… C'est à ces préceptes hérités de l'éducation populaire que répond la notion d'accompagnement telle que définie par RPM (pour « recherche et pédagogie musicale »). Ce collectif rassemble une dizaine de structures associatives pionnières en la matière. Trempolino à Nantes, L'Ara à Roubaix, le centre Fleury Goutte d'or à Paris, et bien d'autres qui leur ont emboîté le pas depuis, ont mis en œuvre des façons nouvelles d'accompagner des musiciens sur le plan technique, scénique, artistique…
Objectif : sans tomber dans le coaching, permettre à un groupe de bénéficier d'un œil extérieur, l'aider à dénouer ses blocages afin qu'il puisse exprimer pleinement son potentiel artistique… Une philosophie résumée dans un petit livre éclairant intitulé *Enseigner les musiques actuelles ?*, édité en 2012 par le collectif RPM.

ITINÉRAIRE *basse*

Saxophoniste chevronné, GUILLAUME BELLANGER enseigne la contrebasse jazz à l'école de musique du Pays de Meslay-Grez. Un instrument qu'il est toujours en train d'apprendre… Itinéraire hors normes d'un musicien passionné par la transmission.

LE PARCOURS MUSICAL de Guillaume Bellanger a de quoi faire croire à la destinée. À commencer par la manière dont il est devenu prof de contrebasse. En 2007, alors qu'il anime depuis deux ans l'atelier jazz de l'école de musique de Meslay-Grez, Guillaume trouve qu'il manque des cours de contrebasse à l'établissement. En réponse à sa remarque, son directeur lui suggère… de les assurer lui-même. Le saxophoniste n'a jamais touché à une contrebasse, mais il se trouve que sa femme en possède une. L'homme doit aimer les défis car il s'y met illico. Après des cours d'archet, il s'initie au pizz (le jeu aux doigts) avec Éric Onillon, prof de basse à Cossé. Et bosse comme un forcené afin de parvenir au niveau nécessaire pour enseigner, ce qu'il fait depuis quatre ans.

Le son avant la note

Difficile de transmettre quelque chose que l'on est soi-même en train d'assimiler ? « *Pas vraiment*, répond Guillaume Bellanger. *En discutant avec les autres profs, on se rend compte qu'on apprend beaucoup en faisant*. » Sa motivation pour travailler la contrebasse : « *les élèves, mais surtout le jazz en soi. Quand on joue cette musique, il ne faut jamais s'arrêter de creuser, pour aller toujours plus loin* ».

À ses apprentis, Guillaume veut communiquer « *l'envie et le plaisir de jouer* » - « *c'est la clé* » - en s'appuyant sur le répertoire pour les accrocher. Convaincu que l'on peut aussi bien jouer de la musique sans connaître le solfège que l'on peut parler sans savoir écrire, il s'attelle à développer l'oreille de ses élèves. Là, il s'agit de Marieke, 50 ans, à qui il fait découvrir « Lily of the valley », un vieux morceau de La Nouvelle-Orléans. « *C'est un fa que tu fais ?* », lui demande-t-elle. « *On s'en fiche du nom des notes ! Écoute d'abord* », la décomplexe-t-il. Dès qu'elle se sent plus à l'aise avec le morceau, l'enseignant passe à la batterie pour l'accompagner. Et lorsque Marieke dit que ça l'embrouille un peu, il rétorque dans un sourire : « *mais au moins, là, c'est de la musique !* ». « *J'essaie de faire comprendre aux élèves comment les positionnements de chaque instrument s'interpénètrent. Pas seulement dans le temps mais aussi dans l'espace sonore - timbre, nuances, tessiture, impact…* », explique-t-il.

Prof et artiste

Tout sauf antinomiques, les activités d'enseignant et d'artiste se nourrissent l'une l'autre. Ainsi, comme beaucoup de profs de musique, Guillaume Bellanger a une vie artistique parallèle. Au sax ou derrière sa contrebasse, il mène actuellement de front quatre projets, au sein d'un quartet de jazz « standard », d'un trio de free jazz, d'un duo de musique improvisée et en solo.
Ce que ça lui apporte pour l'enseignement ? « *Plus je connais mon sujet, mieux je peux le transmettre. Je me pose quotidiennement des questions sur la musique. Ça me tient en éveil et ça se répercute automatiquement sur les cours.* »

Première impro pendant la messe

La posture pédagogique de Guillaume Bellanger découle d'un parcours plutôt atypique. Après avoir pris, sans conviction, 10 ans de cours de clarinette (déjà à l'école de musique de Meslay), c'est en « *autodidacte* » que ce musicien aujourd'hui âgé de 37 ans a appris le saxophone, devenu son instrument de prédilection. « *J'avais un peu touché au sax alto dans le cadre d'un groupe de bal où j'étais chanteur, mais juste comme ça. Et puis un jour, alors que j'avais 26 ans, ma belle-mère m'a donné un sax ténor qui avait appartenu à son mari. Un bel instrument, un Selmer Série III.* » Une véritable révélation : Guillaume Bellanger décide de le travailler à fond et, pour s'en donner les moyens, de quitter son emploi de musicien intervenant en milieu scolaire. Pendant deux ans, il ne vit plus que pour ce saxophone, passant ses journées à « apprivoiser son instrument », encouragé par des rencontres musicales marquantes.

> “On s'en fiche du nom des notes ! Écoute d'abord.”

Deux moments-clés semblent avoir précédé le basculement vers cette pratique musicale nouvelle, plus engagée, « *vitale* », même. Le premier, improbable, se déroule durant une messe… « *À 14-15 ans, j'accompagnais l'office à la clarinette, et comme je m'ennuyais, je me suis mis à essayer d'improviser.* ». Le second intervient deux ans plus tard : « *un copain qui aimait le jazz a demandé à Jean-François Landeau, alors prof à Meslay, de nous apprendre cette musique. Il a accepté de le faire, au départ sur son temps libre* ». L'anecdote se passe plusieurs années avant que ce généreux prof de percussions ne fonde le festival des Ateliers Jazz de Meslay-Grez. En 2005, c'est le même Jean-François Landeau qui invitera Guillaume, son ancien « disciple », à lui succéder à la tête de l'atelier jazz de l'école de musique. Le destin, on vous dit, ni plus ni moins. ∗

© Sophie Santoni-Haeussler

Suivez le guide !

Ateliers, cours d'instruments, stages, dispositifs d'accompagnement… Le **guide des musiques actuelles en Mayenne**, hors-série de Tranzistor, recense tous les lieux où se former, mais aussi répéter, enregistrer et s'informer en Mayenne. À télécharger sur tranzistor.org.

JOUER collectif

Savoir écouter (et respecter) l'autre, se caler rythmiquement, suivre un morceau en restant concentré sur la grille, mais aussi utiliser un micro, connaître le b.a.-ba d'une sono… Guitariste improvisateur et pédagogue, JOSÉ GAGNEUL essaie d'initier ses « élèves » à tout cela dans le cadre de l'atelier musiques actuelles qu'il anime à Loiron. Objectif : l'autonomie.

Un vendredi soir dans une salle de répèt' de l'école de musique et d'arts plastiques du Pays de Loiron. Face à José Gagneul, prof de guitare qui encadre l'atelier musiques actuelles, neuf jeunes musiciens âgés de 15 à 27 ans : un batteur, deux guitaristes, deux pianistes, deux saxophonistes, un trompettiste et une clarinettiste. « *Vas-y, improvise. C'était bien, c'que tu nous avais fait la semaine dernière.* » Encouragée par José, Juliette commence à jouer quelques notes lugubres en utilisant le mode orgue de son piano numérique. Sur un geste de l'enseignant, les guitaristes la rejoignent, bientôt suivis par le batteur. Petit à petit, une intro un rien flippante prend forme, jusqu'à ce que José donne le signal… et que résonnent les premières notes de « Highway to Hell ». Marrant d'entendre le titre d'AC/DC revisité avec cuivres et claviers - sans perdre une miette de rock'n'roll.

Au fil de la séance, les reprises s'enchaînent (« Antisocial », « The Girl from Ipanema », « Oye Como Va »), et notre pédagogue saisit toutes les occasions de pousser les jeunes musiciens à oser : « *le batteur, écoute pour trouver des choses !* », lance-t-il à l'intéressé. Leur apprendre à jouer ensemble, c'est préparer la suite : « *ces gamins ne partiront pas de rien s'ils montent un groupe : avec tout le boulot qu'on fait (la création d'intro, les impros…), ils vont aller beaucoup plus vite* ».

Une démarche appréciée par ses protégés : « *j'ai fait de l'orchestre avant, et je trouve qu'ici on apprend vraiment à s'écouter les uns les autres. Et puis, comme on n'a pas de vraies partitions, juste des grilles, on a plus de liberté, de créativité* », confie l'un des saxophonistes.

Consigne : ne pas produire de note

La plupart des musiciens inscrits à l'atelier ont comme ce dernier suivi pendant plusieurs années un cours d'instrument à l'école de musique. Mais ce n'est pas une règle. « *J'accepte tout le monde, quel que soit l'instrument ou le niveau* », souligne José. En résultent des ensembles parfois (d)étonnants auxquels le prof a l'habitude de s'adapter. Histoire de libérer les énergies et de souder son groupe, il commence toujours l'année par une séance d'improvisation, avec pour unique consigne de ne pas produire de note. « *Puis, petit à petit, je les fais jouer en duo, trio, quartet… et ils essaient de faire en sorte que ça ressemble à quelque chose. On travaille les nuances, et à ce moment-là ils arrêtent de réfléchir* », développe-t-il. Quand il s'agit de travailler un morceau, José ne fournit à ses apprentis musiciens qu'une transcription basique, pour qu'ils « *se lâchent et lâchent les partitions. Il n'y a souvent aucune indication de rythme* ».

> “Les musiques actuelles, au départ, ça s'apprenait dans un sous-sol avec les copains.”

Lui-même a appris la musique tardivement, et en dehors de toute institution. « *Quand j'avais 20 ans, un copain m'a prêté sa guitare et montré trois accords. Je me suis mis à m'exercer plusieurs heures par jour.* » Deux ans et quelques cours de guitare classique (dispensés par un ami) plus tard, José intègre son premier groupe et commence à enseigner au sein de structures associatives. « *On m'a proposé de remplacer quelqu'un, et ça m'a plu tout de suite.* » Le début d'une belle carrière pour ce pédagogue-né qui contribuera activement à l'entrée et à l'essor des musiques actuelles dans les écoles de musique mayennaises (à Saint-Berthevin, Cossé-le-Vivien, Bonchamp et Loiron depuis 2004).

© Sophie Santoni-Haeussler

« On ne formate pas, on ouvre ! »

En parallèle de son travail de prof, José multiplie les expériences artistiques. À 55 ans, il a fait partie d'un nombre impressionnant de formations allant des musiques portugaise et brésilienne à la musique expérimentale et aux musiques improvisées, son dada depuis quelques années.

En dépit de ce parcours aussi riche qu'atypique, et même s'il reconnaît une certaine ironie à enseigner ce qu'il a appris « *sur le tas* » - « *les musiques actuelles, au départ, ça s'apprenait dans un sous-sol avec les copains* » -, José rejette l'idée d'une standardisation des artistes en herbe par l'école de musique. Il met, de fait, tout en œuvre pour obtenir l'effet inverse et affirme avec conviction : « *on ne formate pas, au contraire, on ouvre ! Quand on reprend des morceaux hyper connus, on essaie de les trafiquer. Le but, c'est que les jeunes y apportent leur patte* ». Faire découvrir à ceux qu'il accompagne des esthétiques musicales différentes (et parfois fort éloignées) de leurs univers, leur permettre de monter sur scène le plus souvent possible pour les confronter à un public constituent pour lui d'autres évidences. Visiblement, ça marche : nombre de ses anciens « élèves » jouent encore ensemble. ✶

Assos & co

Dans le département, une dizaine de structures privées, principalement associatives, complètent l'offre des écoles de musique publiques. Parmi elles, l'incontournable **Atelier du rythme** fondé en 1990 par Jean-Pierre Aubinière, d'où sont sortis nombre de batteurs que l'on croise aujourd'hui sur les scènes du département. L'école, située à Laval, est ouverte aussi bien aux débutants qu'aux musiciens en quête de perfectionnement. Le 25 octobre aux Ondines à Changé, elle organisera sa 2e « journée de la batterie », avec masterclasses et interventions de batteurs de renom.

CLASSE, l'orchestre

Apprendre à jouer en groupe, sans aucune formation musicale préalable, au sein de son école ou de son collège, c'est le pari des classes orchestres. À Château-Gontier, le collège Jean-Rostand en a ouvert une il y a deux ans, avec pour champ d'expression les musiques actuelles. Reportage.

BROUHAHA dans la salle de réunion du collège. Les 23 élèves de 5e accordent leurs instruments. Quand ils sont prêts, Karine Carpentier, la prof d'éducation musicale responsable du projet, leur fait revoir l'introduction de « Oh Happy Day ». Elle chante les notes en claquant des doigts pour marquer le rythme. Les trombones galèrent, et le batteur s'agace de devoir jouer toujours la même chose. « *Do, ré, fa, fa*, entonne Karine Carpentier. *Allez, vous connaissez ce morceau !* » Relativement studieux, les collégiens parviennent petit à petit à interpréter le standard de gospel tous ensemble. La séance d'une heure passe vite, et c'est bientôt le moment d'aller déjeuner. « *L'orchestre, ça me déstresse* », confie Charlie à la sortie de la répétition. « *Moi, je déménage bientôt*, regrette Zoran. *Jouer avec les autres va me manquer, et les profs aussi. Je vais peut-être essayer de monter un groupe.* »

> “On expérimente le fait qu'on apprend plus vite d'oreille, par imitation.”

Compos taillées sur mesure

L'option ne compte que deux heures par semaine, et l'après-midi même, les cours reprennent sur le travail par petits groupes, avec six enseignants du Conservatoire du Pays de Château-Gontier, partenaire du projet. « *Vous restez trop longtemps sur ce do : c'est pas une noire, c'est une croche !* », recadre Antoine Candela, le prof de trompette. Les ados, détendus, rient de leurs erreurs et s'amusent visiblement, ce qui ne les empêche pas d'avancer. Les enseignants utilisent eux sans complexe le langage musical, alors que les collégiens n'ont pour la plupart jamais appris le solfège. « *Au début, le travail se fait par mémorisation, mais on leur donne aussi les partitions. Et progressivement, ils apprennent à lire la musique. Certains se créent des codes, par exemple une couleur pour chaque note* », explique Karine Carpentier.

Les premiers morceaux montés sont extrêmement simples : « *ils n'ont que deux notes à jouer chacun, mais avec des rythmes qui donnent un bel effet quand ils jouent tous ensemble* », poursuit l'enseignante. Si bien qu'un mois après leur entrée en 6e, les élèves montaient déjà sur scène aux côtés de leur parrain, le Big Band Sud Mayenne, pour la cérémonie de remise des instruments. La classe se produit aussi souvent que possible en concert : animation des portes ouvertes du collège, accompagnement d'une chorale de lycéens lors d'un concert scolaire du festival Europa Jazz… Son répertoire est principalement constitué de créations taillées sur mesure par deux des profs du conservatoire, Éric Onillon et Jérôme Doittée. Les compos tiennent compte du niveau des élèves tout en veillant à mettre en valeur chacun des instruments. Royal, même si les gamins ne s'en rendent pas toujours compte : « *je préfère jouer des trucs connus, c'est plus facile* », ose Zoran.

© Sophie Santoni-Haeussler

Parents hyper fiers

Sur le plan pédagogique, Jérôme Doittée, également Dumiste (musicien intervenant en milieu scolaire), trouve l'aventure passionnante. « *Ce n'est pas le même travail qu'à l'école de musique : ici, il y a une grande part d'oralité dans l'apprentissage. C'est une belle découverte. On expérimente le fait qu'on apprend plus vite d'oreille, par imitation, d'autant qu'on interprète directement.* » Pour le prof, cette réussite démontre aussi les limites de l'enseignement traditionnel. « *Quand on voit que beaucoup arrêtent la musique… Alors que jouer en groupe, tout de suite, même avec ses défauts, ça amène un enthousiasme. Cet ensemble vit vraiment la musique, et certains auront peut-être envie d'approfondir le sujet.* » Karine Carpentier confirme : « *il y en a qui sont curieux, qui vont chercher d'autres morceaux…* ». L'enseignante relève aussi que l'orchestre booste la confiance en eux des élèves, d'autant « *que leurs parents sont hyper fiers* ».

Plus généralement, l'enjeu de la classe orchestre, c'est d'offrir un accès à la culture. Outre leur pratique musicale en classe, les élèves ont la possibilité de participer aux cours de formation musicale et à la chorale du conservatoire, où ils sont inscrits d'emblée (seule la chorale a séduit quelques collégiens pour l'instant). Ils bénéficient aussi de tarifs réduits aux concerts et d'un abonnement aux spectacles de la scène nationale Le Carré. Jérôme Doittée en est convaincu, « *c'est une belle porte qui s'ouvre ici pour eux, culturellement comme en terme de vécu social* ». ∗

Premier de la classe

Avec 38 **classes orchestres**, la Mayenne est, proportionnellement au nombre d'habitants, en tête des départements concernés par ce dispositif au niveau national. Il faut dire que le Mayennais Philippe Boissel, conseiller pédagogique en éducation musicale à l'Inspection académique, est l'un des initiateurs de cette belle idée. « *L'objectif est de donner accès à la musique à tous les enfants en s'appuyant sur les équipes de terrain* », explique-t-il. Pour chaque classe, un partenariat est noué entre l'établissement scolaire et l'école de musique locale. Le financement des projets (heures de cours, parc instrumental…) est partagé entre les collectivités locales et l'association Orchestre à l'École. Les instruments sont prêtés aux élèves, qui peuvent les ramener chez eux. Ils en choisissent un après les avoir tous essayés.
« *Qu'ils continuent ou pas la musique après, ils auront évolué : ils seront des auditeurs éclairés, mais aussi des gens capables de trouver leur place dans un groupe, de s'investir dans une association*, affirme Philippe Boissel. *Ils garderont ces valeurs d'estime de soi, de solidarité, d'écoute de l'autre.* »

Formation CONTINUE

Batteur furieux, trublion électro, chanteur-guitariste bricoleur ou accordéoniste trad, quatre zikos nous racontent leur parcours d'apprentis musiciens. Un apprentissage qui n'a jamais vraiment cessé jusqu'à aujourd'hui…

Nicolas Franchi, batteur de Fat Dead Shit et With Another Skin

« J'ai commencé la batterie à 15-16 ans. Mon frangin faisait de la basse, et depuis tout petit je le voyais jouer avec des groupes. La batterie m'attirait, mais je ne voulais pas entendre parler de solfège. Mon frère connaissait un peu Tess (*David Tessier, intervenant de l'actuel département musiques actuelles du conservatoire de Laval, ndlr*), et du coup j'ai suivi une dizaine d'ateliers avec lui. Au premier "cours", il m'a montré son "solfège" : des dessins qui correspondaient aux différents coups. Assez vite, j'ai acheté ma première batterie pour pouvoir m'exercer à la maison. Et puis Tess m'a présenté d'autres zicos pour créer un groupe. Ça n'a pas duré, mais ça m'a amené à rencontrer des gens avec qui je joue encore. Pendant 3-4 ans, j'ai pratiqué entre une demi-heure et une heure tous les soirs. Mais je n'ai jamais été très assidu pour jouer seul, je trouve les répèt' beaucoup plus formatrices : les musiques actuelles, ça se joue en groupe, et ce sont les objectifs du groupe qui font avancer.

La batterie dans mon style plutôt énervé, c'est technique, mais c'est venu naturellement, parce que c'était ce vers quoi le groupe tendait, ce qu'on aimait. Avec un peu de boulot quand même ! L'expérience de la scène aussi a été fondamentale. On a d'ailleurs fait plusieurs résidences au 6par4 en amont de dates importantes pour travailler notre set en conditions réelles - un apprentissage tranquille de la scène. » ✱

Jean-François Guédon, accordéoniste des Passagers du Gawenn

« J'ai été bercé toute mon enfance par la musique traditionnelle bretonne que mes parents écoutaient. Du coup, j'avais déjà le swing en tête. Mon père jouait aussi de l'accordéon diatonique. À 10 ans, j'ai joué un air à l'oreille et quand il m'a entendu, il m'a dit de persévérer. Il me passait ses tablatures, et je jouais toujours à l'oreille. De 16 à 18 ans, j'ai pris des cours particuliers avec Éric Manceau, à l'école de musique de Craon. Je l'enregistrais pendant les cours, et ensuite je l'écoutais pour avoir, en plus des tablatures, la façon de jouer. J'en ai bavé mais c'est ce qui m'a vraiment fait progresser. Ensuite, vers 19 ans, j'ai intégré Les Chaussettes de Dangan (*devenu Les Passagers du Gawenn, ndlr*). Jouer en groupe apporte une vraie richesse, et c'est comme ça qu'on apprend à improviser. Mais je crois qu'il faut d'abord avoir travaillé beaucoup son instrument seul. Aujourd'hui, je me plonge dans la musique traditionnelle irlandaise. Je vais régulièrement faire des bœufs aux sessions irlandaises du pub l'O'Regans.

J'ai toujours besoin de me former et je consacre 5 heures par semaine à la musique. Il m'arrive encore de péter un plomb parce que je n'arrive pas à passer une suite de notes. Mais je sais que si je passe du temps à travailler et que je finis en sueur, j'y arriverai le lendemain. » ✱

Mazarin, guitariste et auteur-compositeur-interprète

« Gamin, j'ai pris des cours d'orgue et appris le solfège. Et puis à 14 ans, j'ai eu une guitare pour Noël, mais je n'en ai pas joué pendant un an. J'ai commencé à jouer des accords et à écrire un été où je m'ennuyais. C'est devenu et ça reste ma passion : écrire des chansons. Avec mon pote Jef, on se retrouvait tous les samedis pour répéter. C'est devenu sérieux petit à petit. Avec La Sainte Java, puis La Casa, on a fait plein de concerts, on répétait presque tous les jours et à force de jouer, tu commences à acquérir un certain niveau, tu apprends de façon empirique. Après, c'est le groupe qui m'a vraiment fait progresser : tu dois te débrouiller pour jouer correctement les morceaux !

Plus tard, j'ai suivi plusieurs dispositifs d'accompagnement : des formations ou résidences proposées par l'ADDM53, Trempolino, le Chantier des Francos organisé par le festival des Francofolies… Ce qui m'intéresse là-dedans, c'est le regard extérieur. J'apprends beaucoup des rencontres, des échanges qu'elles permettent. Je commence aussi à partager ce que je sais faire : j'interviens comme coach au Grand Atelier mis en place par le Grand Nord et les Arts'Borescences. J'essaye de faire avancer les gens en ayant un regard critique, mais sans devenir directeur artistique ! » ✱

Mathieu Maurice, DJ et membre de Joy Squander

« À partir du CP, j'ai fait 8 ans de solfège et 7 ans de saxophone à l'école de musique de Laval, et entre mes 10 ans et mes 15 ans, de l'orchestre classique, et de l'atelier jazz avec Paul Faure. Et puis en 1995, mes parents m'ont proposé d'aller au festival de Glastonbury. J'y ai vu Massive Attack, Portishead, Oasis, Blur… Ça m'a donné envie de faire autre chose, d'essayer de mélanger les genres. À 15 ans, j'ai démarré le mix : j'ai acheté des platines vinyles, et je me suis mis à récupérer tous les disques que je trouvais. Plus tard, j'ai investi dans un sampler, puis un ordinateur. J'ai tout appris seul. Pour l'ordi, j'ai d'abord fait beaucoup de maths pour placer les sons, parce qu'il n'existait pas encore de logiciel adapté. En 2000, j'ai commencé à bidouiller avec un cousin, et on s'est formés aux logiciels ensemble. Au fur et à mesure, par hasard, on a découvert des raccourcis qui nous ont permis de gagner du temps. Avec le recul, ma formation musicale m'a apporté l'oreille et la curiosité, et l'atelier jazz de savoir que tout était ouvert. Je continue toujours à me former : chaque logiciel est différent, chaque morceau m'apprend des choses.

© Sylvain Norget

Avec Joy Squander, on a aussi suivi récemment avec Mayenne Culture une formation home studio qui nous a ouvert plein de nouvelles portes pour jouer notre musique live. Avec le dispositif « Ça part en live » du 6par4, on se familiarise à la scène, aux stratégies de com' et de promo… Objectif : être prêts à tourner l'an prochain. » ✱

sinoque youth

Servie frappée, la pop complètement givrée de MEIN SOHN WILLIAM peut décontenancer. Mais réchaufferait en live le public le plus glacial. Déjà repéré par les radars des Transmusicales, le duo super sinoque rennais signait l'un des concerts les plus jouissifs du dernier festival Terra Incognita. Causette post-concert avec le commandant de bord, Dorian Taburet.

Par Nicolas Moreau

***Les Inrocks* n'écrivent pas que des connerries**. Dans une chronique de *Every day, in every way*, second disque de Mein Sohn William sorti en mai dernier, on pouvait lire cette analyse plutôt juste, selon laquelle Dorian Taburet et son acolyte Antoine Bellanger (remplacé depuis par Jérémy Dal Santo) passaient leur temps à cacher ce qu'ils étaient vraiment. « *À savoir, deux penseurs affûtés de la pop, qui se soucient d'élargir intelligemment son champ d'action.* »

Le genre d'hurluberlus capables de disserter, dans une même conversation, sur le philosophe Gilles Deleuze et la Ligue 1 de football. Cancres surdoués qui, depuis le fond de la classe, balancent sur la maîtresse des chansons-blagues sans interdit, ni équivalent. « *Toujours en recherche* », Dorain Taburet, faux clown, vrai angoissé qui cache son stress derrière des performances scéniques survoltées, cultive l'art potache de la transgression, et affiche une sainte horreur des lignes droites.

Hendrix versus Brassens

Dorian Taburet : On hérite forcément des goûts musicaux de ses parents. Ma mère écoutait Nick Cave. Et mes deux grands frères sont musiciens. Un de mes frangins joue dans le groupe rennais Santa Cruz. C'est le meilleur guitariste du monde (rires) ! Adolescent, j'ai assez naturellement eu envie de faire de la musique. J'ai commencé les cours de guitare à 12 ans. D'abord avec un prof qui m'a appris tout le répertoire de Brassens et Maxime Le Forestier… Puis avec un fan de Hendrix, avec qui je faisais des gros solos tout le temps. J'ai forgé mon jeu entre ces deux extrêmes…

Mais je suis aussi un autodidacte, qui le revendique. La naïveté liée à la première approche d'un instrument m'intéresse beaucoup. Sur le dernier album, je joue de la clarinette sur deux titres, alors que je n'avais jamais touché à cet instrument avant. Cette espèce de non-apprentissage fait qu'on a une liberté totale : tu n'as aucune contrainte technique, ou personne qui va te dire attention, « c'est pas comme ça qu'on fait ». On obtient des sonorités qui sont un peu inédites, on transgresse certaines règles…

Lorsqu'on compose, on n'est jamais touché par la grâce divine. Pour écrire une chanson, il faut partir d'un processus. Dans Mein Sohn William, c'est souvent la découverte d'instruments ou de sons qui nous inspire de nouveaux morceaux.

À lire

Le live-report du concert de Mein Sohn William et du festival Terra Incognita sur tranzistor.org

Boucle-là !

Mein Sohn William, à l'origine, c'est un groupe d'étudiants, dont j'écrivais quasiment toutes les chansons. Après que le groupe ait splitté, pour des histoires de gonzesses comme ça arrive souvent (rires), j'ai voulu continuer en solo. Après un premier concert pathétique, je me suis dit : « je ne peux pas me contenter de faire de la folk comme ça tout seul, avec ma guitare sèche, sur mon tabouret haut… » J'ai commencé à jouer avec des pédales de samples, des boucleurs. Et puis plus tard, j'ai ressenti le besoin de travailler avec un deuxième musicien. Pour me soulager – je n'ai que deux mains et deux pieds ! –, ouvrir ma musique à de nouvelles sonorités et surtout casser l'effet de boucle. L'utilisation de boucleurs induit souvent le même type de schémas de morceaux, de construction… On voudrait faire oublier qu'on a des pédales aux pieds.

Sur scène, tous nos instruments et synthés sont reliés ensemble et forment comme une seule et même machine. Tout est interdépendant et je peux interagir à tout moment sur ce que joue Jérémy et vice-versa. En live, on peut faire varier les morceaux, jouer telle ou telle partie plus longtemps, sans jamais être prisonnier des machines.

© Thomas Pasquier aka taomas

Mein Sohn William à Terra Incognita, le 23 août 2014

Dada cool

Je n'ai pas l'impression de faire une musique aussi compliquée et dingue qu'elle en a l'air. Cela dit, notre façon de composer relève de la pratique dadaïste du collage, de l'association d'éléments hétéroclites… On est dans la recherche tout le temps. Je me balade avec un micro, et je vais enregistrer un copain à la contrebasse ou au violon. Puis j'assemble tout ça…

Les textes arrivent souvent à la fin. Avec le deuxième album, les paroles ont pris une place plus importante. J'essaie de raconter des histoires. Certaines chansons font par exemple référence à l'acteur Peter Sellers, ou à Joe Meek, un musicien des années 60 que j'adore. Ça me dérange toujours de démarrer une chanson par « je ». Il y a tellement de morceaux qui commencent comme ça. J'essaie de contourner cette facilité… Sans vouloir trop intellectualiser, Gilles Deleuze disait qu'une œuvre artistique ne devait pas se rapporter à un problème personnel. Ça m'intéresse davantage d'essayer de toucher à l'universel, plutôt que de contempler mon petit nombril.

Bon, sur *Every day*, il y a aussi un titre en hommage à un joueur de foot du Stade Rennais (rires). C'est un de nos sujets de conversation favoris en tournée, alors pourquoi ne pas écrire une chanson là-dessus ? C'est assez dingue, sur la scène indé française, de voir le nombre de rockeurs qui sont fans de football. Et qui ne le disent pas trop… J'ai des noms !

Stress et paillettes

Mes premiers concerts avaient un côté performance, hyper théâtral, qui au bout du compte occultait un peu la musique. Les gens me disaient tous à la fin : « putain, t'es complètement fou sur scène, c'est génial ! ». Je n'en pouvais plus d'entendre ça. Petit à petit, j'ai tâché d'effacer un peu ce personnage, de trouver un équilibre entre performances scénique et musicale. Si au bout du deuxième morceau, je me retrouve en sueur à courir dans tous les sens, ce n'est pas parce que je suis dingue (rires), mais parce que tout va très vite, il faut gérer tellement de choses en même temps…

En fait, je suis quelqu'un de plutôt angoissé. Après cinq ans d'expérience et 300 concerts, je continue à ressentir beaucoup de stress avant les concerts. La scène, c'est une sorte d'exutoire. Je deviens quelqu'un d'autre. À qui heureusement, je ne ressemble pas dans la vie : je serai tout le temps en train de courir, en nage. Personne ne voudrait me dire bonjour ! ∗

On the road again

De Segré à Beyrouth, du punk à la danse contemporaine… BENOÎT BARREAULT, nouveau directeur artistique du festival LE CHAINON MANQUANT, a pas mal bourlingué avant d'atterrir à Laval. Portrait d'un jeune quarantenaire turbulent, qui carbure aux rencontres et aux coups de cœur. Par Nicolas Moreau

portrait

BENOÎT BARREAULT EST L'HOMME LE PLUS IMPORTANT DU MONDE. Tout du moins l'espace de quelques mois, pour les musiciens, troupes de théâtre ou d'arts de rue qui espèrent figurer à l'affiche du Chainon Manquant. Lancé à Tours en 1991 et ancré à Laval depuis 2012, ce festival offre à quelque 75 compagnies l'opportunité unique d'être vues par près de 300 programmateurs, venus de toute la France y faire leur marché.

Affable et disponible, alors qu'il croule sous les dossiers, le nouvel arrivé – il est en poste depuis janvier 2014 – prend le temps de l'interview. Et reconnaît, clope roulée aux lèvres, que c'est précisément cette capacité du Chainon à faire se rencontrer artistes et professionnels qui l'a d'abord séduit. « *Tu mesures tout l'intérêt d'un tel festival quand tu as été chargé de diffusion ou tourneur, et que tu sais qu'il faut presque mendier pour convaincre un programmateur de venir voir un spectacle de ta compagnie… Je connais le truc, j'ai fait ce boulot pendant quelques années.* »

C'est même comme cela qu'il a commencé, manageur-tourneur improvisé d'un groupe de punk-rock formé par des potes de lycée, à Segré. Ce qui, de fil en aiguille, l'amènera en 1994 à devenir le premier chargé de sécurité du Chabada à Angers, alors en pleine gestation. « *Sans aucune formation, ni expérience, je me suis retrouvé à gérer 4000 personnes lors du concert d'inauguration de la salle. La panique.* »

Paris-Beyrouth en une demi-heure

Après deux années passées en tant que chargé de communication dans la salle angevine puis au Florida à Agen – « *les deux premières salles de concert musiques actuelles créées en France* » –, il s'envole pour le Liban avec un pote, sur un coup de tête. « *On venait d'écouter "Paris-Beyrouth en une demi-heure", une chanson des VRP dont on était fans…* » Après cette parenthèse libanaise qui durera deux ans, le Ligérien rentre au bercail. « *Les Pays de la Loire, c'est une région que j'adore. Une des plus belles de France à mon sens…* », confesse ce « *demi-Mayennais* » dont le père est né à Cossé-le-Vivien.

Embauché en 1999 à la ville de Saumur, il est bientôt bombardé responsable d'une saison culturelle pluridisciplinaire mixant musique, théâtre, danse, arts de rue… L'expérience lui permet de s'initier au métier de programmateur et de se roder au fonctionnement d'une collectivité publique. Mais « *en cinq ans, tu as le temps de faire le tour de ton boulot. Après le risque, c'est de s'endormir… J'ai toujours besoin de me remettre en question.* »

Changement de cap donc : l'ex-programmateur « *acheteur de spectacles* » passe du côté de ceux qui les vendent – « *j'ai fait cet aller-retour plusieurs fois déjà dans mon parcours. Ça me permet aujourd'hui de bien connaître l'endroit et l'envers du décor* ». Un temps bookeur pour des groupes de reggae et de musiques du monde, il change une nouvelle fois de « *monde* » et devient en 2008 chargé de production et de diffusion du centre chorégraphique national de Nantes, dirigé par le chorégraphe Claude Brumachon. Une grosse machine au budget annuel de 1,2 million d'euros, qui l'emmène pendant six ans à travers le monde : Argentine, Italie, Madagascar… « *J'ai complètement plongé dans l'univers de la danse contemporaine, que je ne connaissais pas. Je participais à toutes les tournées de la compagnie, et j'adorai ça. J'ai toujours eu besoin de voyager, d'aller à la rencontre de nouveaux pays, de nouvelles personnes…* »

D'Ajaccio au Havre

Les nuits à l'hôtel et les kilomètres, il risque de continuer à en avaler au Chainon. Car derrière le festival, il y a un réseau, fédérant 250 salles de spectacles à travers la France. Ces diffuseurs, regroupés en huit fédérations régionales, repèrent des artistes de leur territoire, qu'ils programment lors des festivals « Région en scène », organisés de janvier à mai. À peine recruté, Benoît a donc sillonné la France, d'Ajaccio au Havre, à raison de huit spectacles quotidiens. À partir de ces pré-sélections régionales, il a façonné près de la moitié de la programmation 2014 du festival. Le reste des artistes de cette édition, il l'a pioché parmi les nombreux spectacles et festivals qu'il arpente depuis son arrivée, aiguillé notamment par les conseils avisés de quelques programmateurs spécialisés en art de rue ou musiques actuelles. « *C'est complètement illusoire de croire qu'on peut être spécialiste de tous les domaines artistiques.* »

Hyper sollicité par les artistes et bookeurs – « *je reçois 30 ou 40 mails de démarchage par jour* » – le programmateur doit aussi faire face à la pression, certes amicale mais bien réelle, des professionnels adhérents du réseau Chainon, qui ont « *tous des coups de cœur ou des spectacles qu'ils ont co-produits et qu'ils ont envie de pousser* ». Mais le dernier mot lui appartient. « *J'essaie de conserver une certaine distance avec les artistes comme avec les pros. Si tu rentres dans l'affectif, tu es foutu.* »

Et face à l'avalanche de propositions qu'il reçoit, quels critères guident ses choix ? Des éléments objectifs d'abord, comme le niveau de structuration de la compagnie ou du groupe – « *Le Chainon est un festival axé sur la découverte. Mais en même temps, on y programme des artistes qui ont déjà un vécu, et très rarement des débutants* » –, ou l'adéquation des spectacles avec les capacités d'accueil des structures adhérentes du réseau, « *constitué essentiellement des petits lieux* ».

Mais le critère essentiel demeure subjectif : « *il faut que je ressente quelque chose, une émotion, un coup de cœur. C'est le spectacle qui décide, qui déclenche l'envie… Comme disait Brumachon : c'est l'œuvre qui fait sésame* ». ✶

© Florian Renault

Ça tourne !

Festival professionnel et tout public (plus de 12 000 spectateurs accueillis en 2013), le Chainon Manquant n'est que la partie émergée de « l'iceberg » **FNTAV**. Organisatrice du festival, cette fédération nationale, regroupant un réseau de 250 lieux de spectacle et employant trois permanents, gère aussi une importante activité de tournée. « *Après le Chainon, les diffuseurs adhérents du réseau nous font part des spectacles qu'ils ont repéré au festival et qu'ils souhaitent accueillir dans leur salle la saison suivante. Pour certains artistes, cela peut représenter 20 à 30 dates. On fait l'intermédiaire et on organise directement la tournée de chacun des artistes* », raconte Benoît Barreault. Suite à l'édition 2013, 730 dates de spectacles ont ainsi été programmées.

ils arrivent

ANGRY BEARDS DUO

Belle surprise de cet été 2014 que ce duo de barbus récemment formé, tous deux chanteurs et guitaristes se partageant les rôles de compositeur et d'auteur. Nourris de leurs expériences respectives au sein de précédentes formations (où ils tâtèrent, entre autres, de la chanson swing, du funk ou du rock), ils déploient sur cet EP de petites perles folk terriblement efficaces. Il suffit d'entendre les notes danser sur l'intro de « I got a brother » pour s'en convaincre et se laisser de suite porter par le chant et l'entrelacs des cordes. C'est dans la langue de Dylan, folk oblige, que s'expriment leur colère, leur joie ou leur mélancolie. Des émotions qui parfois s'habillent de velours, flirtant avec la soul, versant clairement revendiqué de leur musique débranchée. Le dénuement de certains titres, comme « Fake smile », fait la part belle à la complémentarité des voix de Pierre et Alex, l'une prenant le relais de l'autre comme un écho mouvant. Aucun doute, ces deux-là n'ont pas endossé une chemise à carreaux de folk-singer hipster pour suivre une quelconque tendance, mais parce qu'ils ont trouvé, dans l'élégance dépouillée du folk, la simplicité et la sincérité seyant le mieux à leurs chansons. Pochette soignée, identité graphique affirmée, enregistrement chiadé… Plus qu'une promesse, ce disque inaugural introduit nos deux barbus en colère dans la famille déjà nombreuse du folk made in 53 (de Jack & Lumber à Tears Factory…). Un rejeton à la pilosité aussi fournie que l'inspiration.

Vincent

ARCHIMÈDE Arcadie

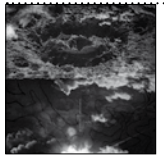
J'avoue que les joyeux premiers tubes d'Archimède, dont j'ai subi ce que je considérais à l'époque comme un matraquage départemental (« L'été revient » en tête), m'ont de prime abord exaspéré. Ce jusqu'au jour où je reçus d'un bon copain, saxophoniste de jazz et fan des dits frangins, l'électro-choc de son admiration pour eux. Deux minutes d'attention suffirent pour me rendre à l'évidence. Mea (maxima) culpa. Ces deux garçons ont un véritable talent et le démontrent encore avec ce troisième opus.

Musicalement, les mélodies bien ficelées ont conservé leur légéreté et efficacité imparables. En revanche, à l'image de la pochette de l'album, voix et textures sonores ont troqué leur chaleur et effets « boisés » au profit d'une élégance plus épurée, synthétique, quasi-cristalline parfois. Le chant évoque toujours le bagout d'un Renaud shooté à l'Oasis (le groupe !), tantôt révolté, tantôt provocateur, ou calmement désabusé par les inévitables absurdités de son époque. On retrouve aussi dans *Arcadie* cette plume si particulière qui sait marier finesse et fausse naïveté en des tournures de phrases aussi originales qu'inattendues et imagées. La nouveauté, c'est un virage vers des thématiques plus profondes, mais toujours sur un ton esquivant habilement le mélodrame.

Lorsque, seul au volant, je me repasse l'ultime chanson de l'album, je ne le vois pas venir… Comme une madeleine, je fonds littéralement en larmes, pour la seconde fois dans ma vie de mélomane. La preuve que la musique recèle de pouvoirs insoupçonnables, à condition qu'elle soit bien exécutée… et bien accueillie.

Antoine H.

AS WE DRAW Mirages



Déjà quatre longues années qu'on attendait le deuxième album du trio lavallois ; la faute au développement d'autres projets musicaux pour Quentin (Throw Me Off The Bridge, Calvaiire…) et au lancement du studio d'Amaury, dont les productions abreuvent la rubrique chroniques de *Tranzistor* régulièrement.

2014 est donc l'année de la renaissance avec la sortie de ce second lp gravé sur un double vinyle 33 tours. Commençons par une évidence : la production est de haut vol. Qu'il s'agisse des arrangements, de l'enregistrement ou du mix, tout reflète l'expérience aquise par Amaury ces dernières années, et le mastering confié à Magnus Lindberg (du groupe suédois Cult of Luna, réference ultime en la matière) n'altère en rien ce travail, bien au contraire !

L'album s'ouvre sur un premier morceaux d'anthologie de dix minutes, où les influences de Pink Floyd et de… Cult of Luna se croisent avec bonheur. La suite est paradis ou enfer selon qu'on ait l'oreille entraînée ou non. Car As We Draw se plait dans la déconstruction musicale. Inutile de chercher ici l'éternelle structure couplet/refrain, le groupe compose librement et le chant ne souffre d'aucunes limites dans son placement. De quoi déstabiliser. Mais ce qui surprend le plus, ce sont ces petits morceaux courts qui s'imposent comme des interludes apaisants. Construits sur des riffs simples, plus post-rock que post-hardcore, ils illustrent, avec l'usage fréquent de synthés analogiques, l'envie du groupe de dépasser les codes d'un genre qu'il maitrîse pleinement.

Dans quelques années, on parlera peut-être d'un album de transition. En attendant, on savoure et on salue la prise de risques !

Adrien Fournier

Démo à Momo

Keep Travelling

Ils sont quatre. Et signent un premier EP à quatre titres. Sans voix. Avec Keep Travelling, on emprunte des routes accidentées, sinueuses. Pas question d'un jazz linéarisé. Portés vers l'évasion, les morceaux de KT s'étirent sur cinq ou six minutes. Et laissent grand place à l'auditeur, qui peut donner libre cours à son imagination, s'inventer des histoires.

KT, c'est simple : une gratte électrico-électrisante, une batterie, une (contre)basse, et un clavier – double – qui mène, ou suit la danse. Parfois, on regrettera le son un peu daté de la guitare. Souvent, on saluera la qualité de l'enregistrement – abouti pour une simple démo.

Keep Travelling se lâche dans un rock progressif et rageur, post quelque chose, qui jamais n'explose. Le quartet en garde sous la pédale à effet, comme si le live devait, à terme, venir sublimer ses compositions inspirées. Oui, ces quatre-là continueront à voyager. C'est écrit.

Timothée Gigan Sanchez

La Croqueuse

Il y a les artistes qui n'aiment pas qu'on les mette dans des cases, et il y a ceux qui peuvent le revendiquer sans complexe. La Croqueuse fait de la chanson française acoustique dans la plus pure tradition, dans la lignée lointaine de Georges Brassens. Oui, Monsieur ! Celle qui prend son temps pour raconter une histoire, sobrement avec des guitares. L'écriture et les thèmes puisent dans un référentiel intemporel : la société revisitée en fable, des histoires d'amour déçu, une prostituée qui finit mal…

Dans ce registre balisé, imprimer sa personnalité est une gageure, et La Croqueuse a deux bons atouts dans son jeu. D'abord, la voix de son chanteur-compositeur, Pascal Richard. Une belle voix grave qui marque. Et pour accrocher l'oreille, le quatuor sort de sa manche le swing manouche et les chorus bien sentis de Mister Léo Lacroix (Chorda, Akilamin). Et ça, c'est un délice qui se croque, Monsieur !

Rémi Hagel

Démo à Momo

Red Deep

Cela fait déjà une dizaine de mois que le premier opus du bidouilleur lavallois Red Deep est écoutable en ligne, mais on sent déjà poindre de nouvelles qualités de production dans les derniers titres publiés par ce jeune musicien sur sa page Soundcloud. Sa dernière création, « Origins », sonne comme le début d'une nouvelle direction qui conserve les mêmes essentiels : un beat mécanique implacable s'installe sur des nappes de clavier atmosphériques, avant que les expérimentations synthétiques ne s'entrelacent infiniment, entre lumière et obscurité.
Avec une moyenne d'un nouveau morceau par mois, Red Deep immisce son inspiration electro retro dans vos playlists, et on le verrait bien aux commandes de quelques clips machiavéliques. En attendant, Red Deep cherche son public. Celui du dernier festival des Bouts de Ficelles a beaucoup apprécié.

Saki M

Soñadora

Il traîne dans la voix de la bien nommée Soñadora (la « rêveuse » en espagnol) un grain brumeux et doux, un brin naïf, qui caresse le tympan et vous enveloppe dans un cocon douillet. Ses mélodies simples s'enrichissent d'arrangements habilement ciselés, alliage bien dosé de refrains pop et de syncopes reggae acoustiques. Il faut dire que la demoiselle est fort bien entourée par les accompagnateurs de luxe que sont Claude Renon (à l'oud) et David Tessier (aux arrangements et instruments). Un double messieurs qui, question rampe de lancement, a fait ses preuves (les frangins d'Archimède peuvent en témoigner).
Le choix de l'écriture en espagnol confère un supplément d'âme à ces chansons désaltérantes et spontanées, souvent ensoleillées, parfois empreintes d'une songeuse mélancolie. On regrettera l'accent parfois approximatif, et le rendu un peu lisse de ces beaux débuts, où s'esquisse un caractère dont l'expérience et les concerts viendront épaissir le trait.

Nicolas Moreau

ils arrivent

DJARABON'S Roots revolution + Le fils du vent

Alors qu'une nouvelle scène reggae-ragga (avec Biga*Ranx, Naâman ou Pupajim en têtes de file) remplit les festivals hexagonaux, on ne pouvait que saluer l'actualité discographique de l'un des rares représentants du genre dans le 5.3. Franco-burkinabais né à Angers et installé à Laval depuis quelques années, Djarabon's a joué dans plusieurs groupes avant de se produire en solo. Entamé dès 2010, son second album *Le fils du vent* paraissait ce printemps, précédé par un EP 3 titres, *Roots revolution*. Certes, on ne coupe pas ici aux clichés habituels (inévitables ?) du genre. Mais avec mesure : les sempiternelles odes au spliff et autres « Jah Rastafari » restent au placard. L'écriture de Djarabon's puise surtout dans son quotidien, avec une sincérité souvent touchante, parfois désarmante de candeur. Point de basses digitales ronflantes et de rythmiques dubstep, les riddims versent dans le reggae roots, canevas plutôt varié combinant skanks de guitare acoustique, percus traditionnelles, cuivres, claviers et autre accordéon.
Petit tour force à souligner, Djarabon's a joué tous les instruments, enregistré et mixé seul l'ensemble des titres de ces deux disques. Jonglant entre français, anglais et dioula, il alterne chant, phrasé ragga ou flow rap. C'est d'ailleurs quand il s'écarte des sentiers balisés du reggae qu'il affirme le mieux son identité métissée. Comme sur l'épicé EP *Roots revolution*, qui incorpore harmonieusement aromates jamaïcains et saveurs traditionnelles mandingues.

Nicolas Moreau

VENDÔME + WOODEN MONOCLE

No Buzz, Captain Ad Hoc & the sporadic sinners, Forbidden Foreplay : points communs entre ces trois projets ? Ils ont tous été chroniqués dans nos pages, et derrière chacun se cache un beatmaker rusé et polyvalent, Yoann Coupé. Aujourd'hui exilé en terres nantaises, il n'a heureusement pas étanché sa soif de création et d'ouvertures musicales, avec toujours en toile de fond une inclinaison naturelle pour les textures électroniques de tous bords. Deux nouveaux groupes, aussi dissemblables que tout à fait excitants, viennent confirmer sa belle maîtrise des machines, avec deux premiers EP's.
D'un côté, Vendôme, exercice de pop synthétique chantée en français, diffuse ses effluves de romantisme eighties. Le trio convoque une heure où Taxi Girl, Étienne Daho, et plus encore Jacno (référence évidente ici) contaient d'une voix blanche des amours bizarres sur des claviers minimalistes, pulsations géométriques dessinées au kaléidoscope. Sans nostalgie aucune, Vendôme se paie même le luxe d'y associer une production très actuelle, pour des morceaux qui auraient toute leur place sur une compile du label Kitsuné.
De l'autre, Wooden Monocle, qui officie également à six mains et s'adjoint même sur deux morceaux les services du rappeur de Detroit, Payvics, pour un featuring de haute volée. Le hip hop américain fricote avec la house music et même le r'n'b, comme sur le délicieusement lascif « Girls with guns », tube moite et sexy propulsé par la voix mutine de la chanteuse Evie Croizet. Gros travail de producteur ici, avec un son à la fois heavy, ample, et tout en finesse d'exécution, peuplé de micro-détails : la marque des grands en somme.

Yoan Le Blévec

MAZARIN

« *C'est juste de la pluie, qui emporte tout, un nuage gris, qui assombrit tout, juste quelques larmes, qui tombent au compte-gouttes.* » Ainsi s'ouvre le premier EP de Mazarin aka Pierre Le Feuvre, échappé de La Casa pour une aventure en solo démarrée il y a près d'un an. Dans « Ce n'est rien du tout », première chanson du disque, pleuvent marimbas et mélo-beats. L'ambiance est aux lendemains de java à la maison. Mais de ceux inspirants, qui foisonnent d'idées, contemplatifs. On est happé par la présence insistante de ces rythmes électro qui se superposent puis s'épaississent, colorant ces histoires modestes d'une tournure épiquo-lyrique, et rappelant que poésie et beauté sont avant tout affaire de simplicité. « L'été est mort » est un joyau rare au texte puissant. Un « *coup de revolver en plein cœur* » entamé guitare-percus-voix, bientôt étayé par ce ciment mélo-xylo-electro qui charpente les six titres du disque. Mazarin vise juste, recrée les aléas, l'espoir et les possibles d'un quotidien jamais banal. À observer cette façon qu'il a de poser les fondations, superposer les couches, créer le vent et tracer les ornements, on se plaît à imaginer en live le moment où tout se fait et se défait, à la manière d'un Chapelier Fou (le musicien, pas « le toqué »).
Pour notre bonheur, Mazarin continue de faire ce qu'il aime, avec l'enthousiasme et la fraîcheur d'un jeune musicien, aux prémices d'une aventure pleine de promesses, une nouvelle fois.

Nicolas Bir

Le casque et la plume

Bédé & musique

Otto Pizcok est grand, musclé, voyeur, comme beaucoup d'ados. Mais il est pourtant bien différents des tristes golden boys du lycée. Il vit dans un monde imaginaire, rempli de vieilles bagnoles, de séries ringardes des 60' et de tension sexuelle. Dans ce monde rêvé où chacun s'extasie devant sa collection d'enregistrement de pets, Otto est « Le Baron », celui qui domine et que tout le monde respecte. Le Baron est excessif en tout et c'est comme ça qu'il s'échappe de sa triste banlieue de mobile homes.

L'échappatoire par excellence, c'est « The Bank », une ancienne banque d'Akron, ville crasseuse aux alentours de Chicago, devenu temple du punk rock. Là-bas, le Baron fait des découvertes en forme de révélations quasi christiques et devient l'homme à tout faire de la boîte. Véritable combattant de la cause du rock underground, il nettoie, fait le videur ou conduit les musicos. Son nouveau job lui fait côtoyer les stars qui aiment ses excentricités, il devient chanteur et idole de la boîte où les kids l'adorent… Mais rien n'est jamais si simple, nerd un jour, nerd toujours, semble lui crier le destin à l'approche du bal de fin d'année où il reste désespérément seul.

Après une réticence initiale, face à un héros que l'on imagine juste stupide, le lecteur en redemandera tant le personnage se révèle complexe, drôle et bien plus pur que la plupart de ses camarades policés. Derf Backderf, dessinateur révélé par *Mon ami Dahmer* – qui m'avait laissé froid –, réalise ici un ouvrage bouillonnant, un portrait fabuleux d'une jeunesse désabusée des 80', qui réinvente le rock dans les quartiers déclassés. Brossant une galerie de personnages désaxés et fascinants (aaah, l'oncle Elmo et son tracteur-tondeuse), il crée une fiction totale qui synthétise une époque bien mieux que les dizaines de BD-reportages plan-plan qui envahissent les étals depuis peu… Le Baron est indispensable, vive le Baron !

Maël Rannou

Punk Rock et mobile homes, Derf Backderf.

BAG OF BONES

LE MEILLEUR GROUPE LOCAL DU MONDE

Ce qu'il y a de bien, quand on veut être un groupe local, c'est qu'il suffit d'habiter dans une ville. N'importe laquelle, au hasard, hop : du moment que vous montez votre groupe dans une ville, vous êtes un groupe local. Pratique. Ensuite, pour devenir le meilleur groupe local du monde, c'est plus compliqué. Ça facilite les choses si vous êtes le seul groupe du coin ou que tous les autres sont des gros nuls.

On pourrait croire que Laval, c'est une petite ville et que ça doit pas être trop difficile de se faire remarquer à partir du moment où vous avez une guitare dans les mains et juste ce qu'il faut d'électricité. Eh bien, détrompez-vous. Des mecs qui font de la zique, il y en a un paquet à Laval et dans les environs, faut pas croire. Justement, avec les potes, on s'est dit qu'on irait un peu voir jouer tout ce monde-là, histoire de rencontrer un peu les collègues, serrer des mains et parler boutique. « Et toi, t'utilises quoi comme médiator ? Et sinon vous êtes plutôt Marshall ou Peavey ? » Des trucs de professionnels, quoi.

Bon, des groupes lavallois, on en a déjà vu jouer. Des métalleux, des rockeurs, des électro, des jazzeux, des musiques du monde. Mais du coup, quand on a su que *Tranzistor* organisait une soirée spéciale pour la sortie de son n°53, avec tout le gratin des gratouilleurs du département, on s'est dit que ce serait un bon moyen de voir tout le monde d'un coup. Et si possible, de faire signe qu'on est là aussi, et que si on nous laisse un petit peu de temps pour nous préparer, on pourrait bien être les futurs Birds in Bridge ou Throw Me Off The Row. Après tout, on n'en sait rien.

Alors le concept de la soirée, c'est que les grosses vedettes, c'étaient les Bajka, et qu'ils faisaient monter sur scène plein d'invités, des zicos de la région. Et des zicos de tous les styles, justement, les Jack & Lumber, les Bretelle et Garance, les Joy Squander, les Quentin Sauvé, les Claude Renon, les Mad Lenoir… C'était un peu le vide-grenier de la musique, le tout-à-huit-balles des décibels. Nous, le trip Balkans-tsigane-machintruc de Bajka, c'est pas vraiment notre rayon, faut bien dire ce qui est. Mais du coup, écouter ça mélangé à du rock, des samples ou des rythmes africains, ça nous a donné une bonne idée de la tambouille qu'on peut faire en plongeant plusieurs musiciens dans la même marmite. Faut quand même bien remuer pour pas laisser de grumeaux… Bon, ça nous a surtout donné une idée du chemin qu'il nous reste à faire, parce que pour pouvoir s'accorder avec les trompettes de Bajka, il faudrait déjà qu'on s'accorde entre nous !

Et qu'on se mette à aimer la trompette…

Raphaël Juldé

Crossbone Fest, Belgique, mars 2014, par Florian Renault.

Y'a pas photo !

Carte blanche pour chambre noire, Tranzistor offre sa dernière page à un photographe qui met de la musique dans ses clichés. Ex-batteur de The Forks, **Florian Renault**, Lavallois exilé à Angers, lâche volontiers ses baguettes pour son appareil argentique, et travaille actuellement à un projet au long cours (expo, livre…) sur la scène punk en France.

« Je crois que ce que j'aime le plus ce sont les photos brutes, qui évoquent une scène à travers des regards ou des actions précises, prises au bon moment. Le fameux "instant décisif" de Cartier-Bresson… L'argentique a été pour moi un choix évident pour sa capacité à créer une attente, un recul souvent nécessaire pour être objectif sur son travail.

Je trouve que la place du public dans les photos de concert est trop souvent oubliée, j'ai passé ce concert dos au groupe, en prenant des risques réels pour mon matériel… J'aime les photos qui se lisent come un tableau avec des détails que l'on découvre petit à petit. »

www.flo-reno.tumblr.com

Angry Beards Keep Travelling
Florian Renault Classe orchestre Ptit Fat
La Croqueuse Djarabon's
Le Chainon Manquant
Wooden Monocle
Théâtre Dû Red Deep
Mazarin As we draw
Théâtre d'Air Mein Sohn William
Archimède Vendôme
La Sonothèque Soñadora
Remi Deslyper Le Prisme

À retrouver sur **tranzistor.org** : des articles inédits, des **news**, des **vidéos**, des **petites annonces** et un **annuaire** des musiques actuelles en Mayenne.

MAYENNE CULTURE
LA MAYENNE CONSEIL GÉNÉRAL
Région PAYS de la LOIRE

RÉDACTION
02 43 59 96 54
contact@tranzistor.org